

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 38

Artikel: Le congrès aux Etats-Unis
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198343>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

temps, nous nous serions fait hâcher pour eux, et si nous avions eu vingt francs en poche, nous aurions planté là nos familles et nos maîtres — nos maîtres, surtout — pour filer au Havre et nous embarquer à destination de l'Amérique du Nord (le Sud nous attirait moins, à cause des jaguars, des panthères et des serpents à sonnette). Pour payer la traversée, nous aurions offert nos services comme mouses, et il va de soi que le capitaine, quelque loup de mer bourru, mais tendre à la jeunesse aventureuse, se serait fait un plaisir de nous accueillir.

Le destin nous a été contraire et les Indiens ont dû se passer du secours de nos bras pour défendre les derniers restes de leurs territoires. Pauvres Apaches, pauvres Pieds-Noirs, vous ne saurez jamais ce que vous avez perdu !

Si notre amour pour les peaux-rouges était incommensurable, comment qualifier celui que leur a voué et que leur voue encore un habitant de Lausanne âgé aujourd'hui de cinquante-six ans ?

Cet adorateur de la race cuivrée est originaire de Pully et s'est fixé dans la capitale à son retour du pays des Comanches. Car, ainsi qu'il le raconte à tout venant, il a passé dix ans dans l'intimité de ces sauvages. Il n'y a pas fait fortune, mais c'est qu'il l'a bien voulu. Au reste, sa modeste condition de factotum et les riants souvenirs qu'il garde de son séjour d'outre-mer suffisent amplement à son bonheur ; et, lorsque, dans ses moments de loisir, son calumet à la bouche, il fait les cent pas de la rue de Bourg à la place St-François, contemplant philosophiquement le va-et-vient des visages pâles, il n'y a aucun mortel qui se puisse dire plus heureux que lui.

Tandis que vous courez à vos affaires, que vous vous agitez fiévreusement, lui fume avec flegme et revoit à travers les bouffées bleuâtres la case d'honneur que la tribu lui avait donnée ; il hume les senteurs aromatiques des forêts vierges ; il entend ses bons Comanches célébrer ses qualités ; il parle à Honolulu, qui lui donna le beau nom d'Œil-Sincère, à Honolulu la noble fille du grand-chef, à Honolulu qui l'aima avec ivresse.

Œil-Sincère, lorsque on étale devant lui la carte d'Amérique, ne peut indiquer l'endroit précis qu'occupe la petite peuplade dont il était devenu une quasi-divinité. « C'est, dit-il, sur la gauche, entre les grands lacs salés et le golfe du Mexique, pas trop loin des Montagnes-Rocheuses. Mais ne cherchez pas, ajoutez-il, vous ne trouveriez pas, les cartes sont si mal faites. »

Vous affligeriez profondément Œil-Sincère en supposant que sa hutte chez les Comanches et que ses amours avec la fière Honolulu n'ont jamais existé que dans son imagination, et peut-être vous tromperiez-vous.

Œil-Sincère n'a jamais lu d'histoires d'Indiens. Il l'affirme. Quelles raisons auriez-vous de douter de sa parole ? Or, Fenimore Cooper et Gustave Aimard lui étant totalement inconnus, comment voulez-vous qu'il ait forgé de toutes pièces les mille détails d'aventures qui se prolongent pendant plusieurs années ? De quelle mémoire fabuleuse ne devrait-il pas être doué pour en faire l'interminable récit sans jamais varier ni omettre un détail, s'il n'avait pas été réellement Œil-Sincère !

L'avez-vous vu mimer quelque épisode de ses chasses ? Ce n'est pas une scène à recommander aux personnes impressionnables, Œil-Sincère ayant le don de vous faire entendre le frôlement du fauve à travers les lianes et ses reniflements furieux au moment où il s'apprête à fondre sur le chasseur.

Œil-Sincère voulut bien nous offrir cet émouvant spectacle, l'autre soir, chez un ami.

On avait écarté à droite et à gauche les meubles de la chambre pour ne pas le gêner dans ses mouvements. Il s'agissait de délivrer la forêt d'une horrible panthère qui avait sur la conscience l'égorgeement d'une femme comanche, sans compter celui d'une infinité d'animaux domestiques et autres.

Un couteau à papier entre les dents, à la main une canne figurant une carabine à double canon, un étui à lunettes à la ceinture en guise de revolver, Œil-Sincère se glissait entre les chaises, entre les arbres géants, voulons-nous dire. Ce n'était plus le doux et timide particulier à la figure impassible et au regard indifférent ; mais un chasseur de vingt-cinq ans, agile et souple autant que vigoureux, les narines au vent et l'œil aux aguets, un œil de faucon.

De quel côté est la panthère ? Nous ne savons. Œil-Sincère nous fait signe de ne pas bouger. Gêné par les lianes, il avance lentement, en regardant au-dessus de lui. Le fauve doit être sur sa tête, il le devine ; l'épaisseur seule du feuillage l'empêche de le distinguer. Cependant, un léger bruissement de rameaux se fait entendre. Œil-Sincère s'arrête et, retenant son souffle, arme sa carabine...

Un frisson nous secoue. Que va-t-il se passer ?

C'était une fausse alerte. La panthère demeure toujours invisible. Œil-Sincère commence à douter qu'il l'aura aujourd'hui ; il s'assied, son fusil entre les jambes, et tire sa pipe de sa poche, comme s'il se trouvait à mille lieues de la forêt, lorsqu'un rugissement effroyable le fait bondir ainsi qu'une balle de caoutchouc et nous coupe la respiration... La bête est là, à quelques mètres du chasseur, sur une grosse branche, le long de laquelle elle se coule comme un serpent. Lui ne bronche pas ; ses yeux se mirent dans les prunelles du félin. Le doigt sur la détente, il lève et abaisse alternativement son arme, la panthère changeant constamment de position. Un moment même, elle disparaît de nouveau ; mais c'est encore une fausse sortie : la voici maintenant qui se ramasse, la tête à ras d'une branche, les oreilles aplaties... Si Œil-Sincère ne l'atteint pas du premier coup, c'en est fait de lui !...

Pan ! Plouf ! le monstre a reçu une balle entre les yeux et tombe lourdement sur le sol. Œil-Sincère l'éventre d'un coup de coutelas et se met à le dépecer, en prenant garde de ne pas abîmer sa belle fourrure. Puis, ayant essuyé à une grande fougère la lame ensanglantée et rechargé sa carabine, la peau de la panthère sur l'épaule, il vient à nous comme s'il n'avait fait aucune proesse et porte son verre aux lèvres, en disant simplement : « Cette chasse m'a donné une rude soif ». Comme vous le voyez, rien de Tartarin.

Nous le félicitons de sa bravoure, mais il n'en est pas plus fier pour cela. Pour nous faire plaisir, il parle encore de ses belles années chez les Comanches et fredonne la chanson favorite d'Honolulu. Après quoi, il rallume sa pipe et regagne son logis, où il conserve pieusement une armure de grand-chef et un flamboyant costume de guerre dont il s'affuble le jour de l'an et le 14 avril. V. F.

Le congrès aux Etats-Unis.

Nous trouvons dans la *Science illustrée* les intéressants détails qui suivent sur l'organisation politique des Etats-Unis :

Le Congrès, aux Etats-Unis, est investi du pouvoir législatif, et se compose d'un *Sénat* et d'une *Chambre de représentants*. Le Sénat est formé de deux sénateurs de chacun des Etats de l'Union, choisis pour six ans et de façon qu'un tiers du corps entier se renouvelle tous les deux ans. Le vice-président des Etats-Unis est, de droit, président du Sénat.

La Chambre de représentants est composée de

membres choisis pour deux ans, par le peuple de chaque Etat. Le nombre de représentants est de 223, représentant les divers Etats, proportionnellement à leur population électrique. Chaque Etat a droit au moins à un représentant.

Ce système de deux Chambres se faisant mutuellement contrepoids, semble avoir pour lui des garanties d'expérience, quoiqu'on puisse objecter qu'il est une cause de lenteurs infinies dans le travail législatif.

L'origine des assemblées représentatives des Etats-Unis remonte au 5 septembre 1774, lorsque 55 délégués représentant toutes les colonies (ou Etats) se réunirent à Philadelphie pour protester contre les nouvelles lois, promulguées par l'Angleterre, et qui violaient les privilèges des colons, c'est-à-dire des futurs citoyens des Etats-Unis. Cette première assemblée fut nommée depuis « Le vieux Congrès continental ». Peu de temps après, les hostilités commençaient et le sang coulait pour la première fois, le 19 avril 1775.

Le second Congrès nomma (10 mai 1775) Washington général en chef, puis l'indépendance fut acquise, et définitivement assurée (3 septembre 1783) ; mais les Etats-Unis n'avaient pas de constitution, et l'on travailla six années à établir la charte fondamentale de la république.

Cette constitution, enfin formulée, fut ratifiée en 1789, par tous les Etats, sauf deux : le 4 septembre de la même année, elle était mise en vigueur. La capitale fut d'abord établie à New-York, mais le 16 juillet 1790, elle était transférée à Washington. Il ne s'agissait que d'un titre tout artificiel, de convention, car la ville de Washington ne fut jamais qu'une capitale administrative. Le gouvernement n'y fut définitivement installé qu'en 1800 : on avait construit des salles de séances séparées pour les deux assemblées, que l'on réunit ensuite par d'autres constructions. Mais la guerre vint à éclater entre l'Angleterre et les Etats-Unis et dura deux ans environ (1812-1814). En 1814, une flotte anglaise amena dans le Chesapeake le général Ross avec cinq mille hommes. Cette petite armée débarqua et marcha sur Washington ; en route, elle rencontra les milices de Bladensburg, qui tentèrent de s'opposer à sa marche et qu'elle battit à plates coutures. Le général Ross s'empara de Washington, d'autant plus facilement que c'était une ville ouverte et sans défense ; il brûla le Capitole, c'est-à-dire le monument qui contenait les deux Chambres ; il détruisit également le palais du président et, généralement, tous les édifices publics. Les Américains n'ont pas oublié cette incursion des Anglais, et ce souvenir n'est pas précisément agréable à leur orgueil.

Enfin la paix se fit : le Capitole fut relevé de ses ruines et abrita de nouveau les débats souvent passionnés des législateurs. Pendant la guerre de sécession, Washington, un moment menacée de très près par les forces du Sud, fut sauvée à temps. En 1853, le territoire de Washington avait été organisé, mais l'accroissement progressif de la ville ne commença qu'en 1865, après la fin de la guerre de sécession. Les progrès de la cité ne sont pas à comparer avec ceux que nous ont montrés la plupart des cités américaines.

Au Capitole et à ses annexes, a été adjoint récemment un monument d'une grande importance, destiné à recevoir la bibliothèque du corps parlementaire. La salle de lecture et de travail a été organisée avec un luxe de commodité et de confort que l'on ne trouve pas dans les bibliothèques ordinaires ; il est vrai qu'il s'agit ici de personnages politiques, des représentants de la plus puissante république du monde. Les Américains n'aiment pas attendre ; ils ont inventé le proverbe connu : *time is money*. Les habitués de la bibliothèque du Congrès ne se feraient pas au régime auquel sont assujettis les travailleurs de nos établissements similaires, qui doivent attendre une heure, au bas mot, pour qu'on leur communique l'ouvrage demandé. A la bibliothèque du Congrès, une installation mécanique envoie la demande au point voulu : le volume est placé sur un chariot qui se rend à la salle de travail par des chemins appropriés. Quelques minutes à peine se sont écoulées entre la demande et l'arrivée. Personne ne se déplace, les livres sont assez loin de la salle des séances ; les communications sont téléphoniques, les livres montent ou descendent par des ascenseurs, et les plateaux qui les soutiennent s'en vont directement, sans transbordement, à la tribune de distribution de la salle de lecture.